

Histoire Orale de la Production des Connaissances dans les pays du Maghreb

2025-2026

Interview réalisée par Habib Ayeb

Sarah BEN NEFISSA

Sarah Ben Néfissa est politologue et sociologue du politique, spécialiste du monde arabe et de l'Égypte. Directrice de recherche émérite à l'Institut de recherche pour le développement (IRD). Ses trois grands axes de réflexions et de travail portent sur les mouvements islamistes, la société civile et les transitions politiques en Égypte et plus largement dans le monde arabe

Habib

Alors, 15e anniversaire de la Révolution, 14 janvier 2026, 15 ans après 2011. Et j'ai le plaisir d'être aujourd'hui avec Sara Ben Néfissa, qui est une amie, on se connaît depuis maintenant très longtemps. C'est dans le cadre du programme de recherche Histoire orale de la production des connaissances dans les pays du Maghreb. Ça me fait très plaisir de te retrouver dans cette formule d'interview. C'est la première fois qu'on fait du professionnel ensemble, mais je suis ravi. Merci de nous accueillir.

Sarah

Et moi aussi, je suis très très contente de cette future entrevue, d'autant effectivement qu'on se connaît depuis très longtemps et qu'on a beaucoup d'expériences en commun. Puisque nous sommes deux Tunisiens, mais spécialistes de l'Égypte.

Habib

Oui, absolument. Tu as commencé à te présenter et je vais te rendre la parole tout de suite pour te demander, Sarah, moi je sais qui tu es même si je ne sais pas tout, bien sûr, mais les gens qui vont regarder cette interview ne savent pas forcément qui tu es, tu es qui, Sarah ?

Sarah

Alors voilà, moi donc je suis Sarah Ben Néfissa, je suis chercheuse à la retraite, et j'ai travaillé pendant à peu près une trentaine d'années, si ce n'est plus, à l'Institut de Recherche pour le Développement, qui est un institut de recherche français spécialiste des pays en voie de développement.

J'ai commencé par faire une thèse. Je suis tunisienne, j'ai eu mon bac ici. Je suis partie faire mes études en France et j'ai fait une thèse de doctorat sur la Tunisie. Je me destinais à revenir en Tunisie travailler. Le hasard a fait que cela n'a pas été possible parce que j'ai

passé des concours ici à l'université, au campus, pour enseigner en droit public, sciences politiques, et ça n'a pas marché. J'ai même passé le concours deux fois ou trois fois, ça n'a pas marché. Et donc, très tristement, je suis revenue en France et j'ai passé des concours. J'ai passé le concours à l'IRD, avant ça s'appelait l'ORSTOM. A l'époque, c'était un concours fléché, "sociologues ayant une bonne expérience du monde islamique", pour étudier les expressions religieuses du politique. Donc comme ma thèse portait sur "Islam, autorité, Etat, en Tunisie, l'exemple tunisien", j'ai présenté le concours. Le concours c'était en 89, on était quelques années après la révolution iranienne, donc il y avait une demande de compréhension de ce qui se passait dans cette région du monde, surtout sur la question de l'islam politique qui est devenu un thème fondamental. Je passe donc le concours et je le réussis. Non seulement j'ai le concours rapidement, mais même j'ai été sélectionnée dès la première sélection. Normalement, il y a une première sélection et après une deuxième. Moi, j'ai été sélectionné dès le premier coup, peut-être parce que je développais une vision de l'islam et de l'islamisme, et de l'islam surtout, assez critique, puisque dans le cadre de ma thèse de doctorat, j'avais beaucoup utilisé les travaux des grands anthropologues du Maghreb, notamment Mohamed Arkoun, je suis quelqu'un qui a été très impressionnée par Mohamed Arkoun, donc j'ai développé à l'oral un point de vue très critique, sur l'histoire de l'islam, etc. Donc j'étais contente, tout était bien. Enfin, enfin j'avais un poste. Et puis quelques mois après je suis affectée en Egypte, parce que les carrières des chercheurs de l'IRD se font sur le terrain puis retour en France. On vous envoie dans un pays, vous restez un an, deux ans, trois ans, après vous revenez en France, etc. Je leur ai demandé où est-ce qu'ils allaient m'envoyer, j'étais persuadée qu'ils allaient m'envoyer en Tunisie ou en Algérie, ils me disent ce sera pour l'Égypte. Et c'est comme ça que je me suis retrouvée, trois mois après, en Égypte.

Habib

On va revenir à l'Égypte et au travail, à l'IRD et ainsi de suite. Mais tu es une fille de Tunis. Tu peux nous raconter un peu quand tu es née et dans quel contexte ?

Sarah

Alors, moi, je suis née en décembre 1954. Je suis née à Tunis, mais dans la région de Halfaouine, d'ailleurs j'ai une photo de l'endroit où je suis née, dans une maison arabe. Mais j'ai passé les premières années de ma vie, non pas à Tunis, mais à Tebourba parce que mon père travaillait là-bas, il était médecin, et donc à l'école primaire, j'étais à Tebourba, dans une école française. Il faut savoir ce que c'était à Tebourba dans les années 60, 61, 62, 63. La moitié de l'école, c'était des Tunisiens et l'autre moitié c'était des Français de souche, des Italiens, beaucoup de Juifs tunisiens, etc. Et donc j'étais à Tebourba, j'y ai vécu à peu près jusqu'à l'âge de 8, 9 ans. Non, même 10 ans, après on est revenus en 1964 à Tunis. On a habité ici, au Belvédère, près de la place Pasteur. Et puis après, j'ai été inscrite au lycée Carnot.

Habib

Pour ceux qui ne connaissent pas Tunis, ton père est médecin et tu es née à Halfaouine. Comment ça se fait ? Parce que Halfaouine, c'est synonyme de pauvreté.

Sarah

Pauvreté, oui, c'est la banlieue. C'est les pourtours de Tunis. Il y a la Médina et il y a les pourtours. C'est son origine. J'appartiens à, on dit en Tunisie "*bint Zaouia*" c'est-à-dire fille de Zaouia, enfin mon ancêtre est un saint, Sidi Ben Néfissa. Il avait son mausolée à Bab Lakouas.

Et d'ailleurs, dernièrement, sur Facebook, je regarde et je vois les photos de la Tunisie d'antan. Et tout d'un coup, je vois une photo de 1910 sur notre zaouia et la rue Zankat sidi Ben Néfissa, et on voit derrière "Bab Lakouas", qui a disparu maintenant. Et ça m'a rappelé un souvenir de jeunesse. C'était dans les années 70, on habitait au Belvédère. Et mon père, qui travaillait toujours à Tebourba, s'est pointé dans l'après-midi, avec un couffin à la main. Ma mère lui a demandé ce qu'il se passait. Il avait été contacté par la mairie de Tunis qui l'avait informé qu'un pont allait être construit et qu'ils allaient détruire le mausolée. Ils lui ont dit de venir prendre les ossements de son ancêtre. Et donc il est revenu avec les ossements de Sidi Ben Néfissa qui remontent à, je ne sais pas, peut-être au 18ème.

Habib

C'est la mairie qui a décidé de détruire le mausolée.

Sarah

Oui, parce que dans cet endroit-là ils ont tout enlevé.

Habib

Réaménagement de Bab Souika.

Sarah

Réaménagement de Bab Souika. C'était un Marabout. Il y avait une école coranique, il y avait des machins comme ça.

Habib

Et ton père est rentré avec le panier, avec les ossements.

Sarah

Avec le panier, je l'ai vu de mes yeux. Je devais avoir 15 ans, 16 ans. Il a pris les ossements de mon ancêtre, de Sidi Ben Néfissa, et il est parti faire un nouveau petit mausolée, dans la propriété agricole de sa famille qui était un bien de main-morte (*Habous*) lié à Sidi Ben Néfissa, à Jedaïda. Et jusqu'à maintenant, il y a le mausolée.

Habib

Jedaïda, on est toujours à côté de Tebourba, bien sûr.

Sarah

Voilà, parce que mon père était médecin à Tebourba, et notre propriété agricole est là-bas, à Jedaïda, à 15 km. Donc je connais très bien la province, et je connais très bien le milieu rural à cause de ma jeunesse et de mon enfance là-bas.

Habib

Et Tebourba, c'était un lieu connu, parce qu'on n'est pas loin de la Medjerda, on est dans la plaine de la Medjerda, qui avait attiré beaucoup de colons, et la plus grande partie des terres agricoles, c'était des colons français à l'époque.

Sarah

Tout à fait. C'est pour ça que dans cette école française de Tebourba, il y avait un pensionnat, il y avait des gens qui dormaient là-bas. Il y avait une église. L'église de Tebourba, qui était magnifique.

Habib

L'église, elle n'est pas ouverte, mais elle existe encore.

Sarah

Elle existe toujours, ils en ont fait une bibliothèque, elle est très jolie. D'ailleurs, je suis partie faire un tour avec ma sœur, je voulais revenir à ces endroits-là, et je me souviens encore de l'abbé, l'abbé Elie, qui était un copain de mon père, et le bureau de mon père était juste à côté, Tebourba c'est tout petit, il allait tout le temps le voir. Et Tebourba était une ville magnifique. Magnifique. Il y a un cinéma, il y a un théâtre.

J'ai un autre souvenir de Tebourba qui est magnifique. J'en parle souvent avec Jalel. On était petits et tout d'un coup, mon père nous dit qu'on va aller au marché la nuit. C'était les premiers films qu'ils montraient aux gens. Il n'y avait pas encore de cinéma. Mais au marché de Tebourba, ils ont dit qu'ils allaient faire un film. On y est allés la nuit, il y avait tout le monde, tous les paysans du coin se sont pointés. Et il y avait un court-métrage sur des fourmis. Mais les gens étaient silencieux comme ça. Ils regardaient. Et ça, j'en ai parlé après avec Jalel, mon mari. Il m'a dit, ça c'était le cinéaste Tahar Cheriaa. Tahar Cheriaa justement, il faisait ce genre de choses pour montrer le cinéma et les films dans tous les endroits de Tunisie.

Habib

À l'époque, c'était un programme du ministère de la Culture. Il y avait la voiture verte du ministère et qui montrait des films sur les murs. C'était l'époque où le ministère de la Culture considérait que la diffusion de cinéma était importante. Là, maintenant, on ferme des salles de cinéma.

Sarah

Oui, on ferme des salles de cinéma. Je me souviens de ça. Et puis, autre particularité de Tebourba, notre maison était à l'intérieur de l'hôpital. L'hôpital public. Maintenant, il n'existe quasiment plus. Mon père avait son cabinet et il allait à l'hôpital également. Et on habitait la maison de fonction. À côté, il y avait une Algérienne qui était là-bas, réfugiée à cause de la guerre d'Algérie. Et mes parents, de temps en temps, ils allaient à Tunis, parce

qu'il y avait des manifestations de soutien à la guerre d'Algérie. Et de temps en temps aussi, ils allaient au théâtre municipal pour voir des pièces de théâtre.

Habib

Et ta maman, elle est de quel milieu ?

Sarah

C'est un autre milieu. Mon père est né en 1905, il avait 25 ans de plus que ma mère. C'était un moderniste inouï, influencé par Kamal Atatürk, comme tous les gens de cette génération-là. Et la France, il a beaucoup vécu là-bas. Et pour lui, la modernité, c'était la France et c'était la laïcité. Ma mère appartient à un autre milieu. Très différent, pas contradictoire mais plus ou moins. Ma mère est une Sfaxienne mais qui a une originalité, c'est que son propre père a immigré de Sfax et il est parti s'installer à Casablanca. Maintenant, à Casablanca, j'ai beaucoup de cousins et de cousines qui vivent là-bas. Et ma mère est née à Casablanca. Et puis après, son père est décédé. Sa mère a été obligée de revenir ici parce qu'elle s'est retrouvée veuve avec huit enfants. Ce qui n'était pas facile du tout. Ils ont habité rue Kaadine à Bab Saadoun. Et puis après, quand ses grands frères ont grandi, ils sont revenus au Maroc, ils ont continué, donc c'est le milieu des affaires, ils ont réussi là-bas au Maroc. Voilà, ils se sont mis dans les affaires, c'est la réussite économique, c'est la réussite sociale, ils sont passés du commerce de l'huile d'olive, à un moment donné, les enfants ont fait des usines, voilà, c'est des sfaxiens qui ont réussi économiquement. Mon père c'est autre chose, c'est une autre tradition. Quand on dit quelqu'un *wild zaouia*, c'est plutôt un peu la naïveté, une sorte de fausse naïveté, une fausse humilité, et pour lequel l'argent n'est pas si important que ça. Et les marabouts en Tunisie, moi j'ai lu beaucoup de travaux des anthropologues du Maghreb, qui expliquent comment il y a une tradition au niveau des autorités religieuses dans le monde arabo musulman et notamment au Maghreb. Il y a ce qu'on appelle les autorités religieuses qui sont proches du pouvoir, proches du bey, proches du roi, et la tradition maraboutique, c'est plutôt une tradition anti-autorité. C'est une remise en cause.

Habib

Proche des couches populaires.

Sarah

Populaires, bien sûr, tout à fait. Et c'est pour ça qu'ils sont autour des villes. Mais en même temps, critiques par rapport aux politiques et avec fondamentalement l'égalité entre les gens. C'est une valeur très importante chez mon père, que j'ai retrouvée après dans mes engagements politiques.

Habib

Ton père était engagé politiquement.

Sarah

Politiquement, il était plutôt archéo-destour, critique, évidemment, envers le colonialisme, mais en même temps admiratif de la France des Lumières, de la liberté, de la laïcité. Ça, c'est très important pour mon père. Et c'est pour ça qu'il nous a mis dans une école française.

Lui-même a fait Sadiki, lycée Carnot, puis il est parti pour la première fois, en France, il est parti à Montpellier, Strasbourg et Paris. Mais il y a eu la deuxième guerre mondiale entre les deux. Il a été obligé de revenir à Tunis. Il a interrompu ses études au moins 5-6 ans, je ne sais pas combien d'années. Et c'est là où, à Tunis, il a rencontré le frère de ma mère. Ils se sont rencontrés au marché. Ils ont sympathisé et c'est ainsi que mon père a rencontré ma mère.

Habib

Et votre éducation, surtout toi la fille, on est dans la société tunisienne, donc on sait que l'éducation des enfants n'est pas la même, en général. Il y a toujours des exceptions, j'en ai rencontré plusieurs. Comment ça a été ton éducation ?

Sarah

On est cinq enfants. Et dans la tête de mon père, l'éducation c'est en français. L'école, c'est le français. Donc, on était à l'école française de Tebourba. Alors, après, mon grand-frère et ma grande-sœur ont été pensionnaires au lycée de la Marsa. Comme on habitait au Belvedere, moi et mon autre sœur nous étions à Emilie de Vialar. Je ne sais pas si ça te dit quelque chose, c'est une école de sœurs qui est avenue Mohamed V. Et après, en troisième, on est partis au lycée Carnot mais tout en français.

Habib

Donc ton éducation était vraiment francophone ?

Sarah

Ah oui, francophone, peut-être même un petit peu trop, je vais t'expliquer pourquoi. Et surtout, j'ai entendu ça toute ma jeunesse, passez votre bac mais les études supérieures, c'est en France. Mon frère Ahmed est allé à Toulouse, ma soeur Kmar est allée à Toulouse, ma soeur Salma est allée à Toulouse, et je me suis retrouvée seule ici avec mon père et ma mère, mon frère Omar était tout petit. Et donc j'ai eu le bac. Pour mon père, il fallait aller en France. Mais j'étais heureuse ici, je ne voulais pas y aller.

Habib

C'était un bac de quoi ?

Sarah

Un bac de philosophie, lettres, au lycée Carnot. J'avais tellement entendu que les études supérieures c'était en France, que je suis partie en France. Mais en réalité je n'avais pas envie d'y aller. Et toutes mes premières années en France, Tunis pour moi était ce que je pourrais dénommer le paradis perdu. C'était magnifique. Ces années 70, 73, ici, on sortait beaucoup. C'était au lycée Carnot, c'était une ambiance assez libérale. On avait beaucoup d'amis, ça se passait entre la Marsa, Sidi Bousaïd, les boums, les machins comme ça. Et tout d'un coup, allez, je vais en France. Au début, c'était terrible, terrible, terrible. Donc, je ne suis pas resté à Tunis.

Habib

Mais en tant que fille, les parents étaient plutôt conservateurs ?

Sarah

Ma mère était conservatrice. Toujours. Et mon père était très libéral.

Habib

Et donc, tu sortais, tu allais dans des boums, tu rencontrais des garçons ?

Sarah

J'avais même fait une boum à la maison.

Habib

Rassure-moi, il n'y avait pas d'alcool !

Sarah

On avait pris de la bière parce qu'on avait invité un prof de philo du lycée Carnot. Donc on avait pris quelques petites bouteilles de bière.

Habib

Mais ta mère ne savait pas.

Sarah

Si, si, elle le savait. Mon père était à Tebourba et normalement, il rentrait à 6h le soir. Ce jour-là, il est rentré à 3h de l'après-midi. Il voulait voir ! Il y avait des voitures partout, des motos partout. Il était content, mon père. Il était content.

Habib

Et il a réalisé qu'il y avait de la bière ?

Sarah

Oui, bien sûr. Parce que mon père buvait. Mon père buvait de l'alcool. Ma mère, elle ne buvait pas.

Habib

Et donc, toi, le fait d'avoir éventuellement des copains, ça ne posait pas de problème ?

Sarah

On n'arrivait pas aux copains. Ma mère surveillait. Ce n'est pas la même génération. Ce n'est pas la génération de maintenant. Mais à l'époque, non. Il n'y avait pas de copains.

Habib

Il y avait quand même un système de contrôle, libéral.

Sarah

Oui, je ne rentrais pas le soir tard, non, non. Et la boum dont je parle, c'était dans l'après-midi. L'après-midi, ça se finissait à 6h-7h. Et les boums, à l'époque, les sur-boums, c'était l'après-midi. Voilà. Mais à cette boum-là, il y avait un monde fou. Peut-être que je peux raconter quelque chose. D'abord, au lycée Carnot, il y avait des Français et il y avait beaucoup de juifs tunisiens, on était copains avec les juifs tunisiens, c'était nos amis. Par contre, on sentait dès la seconde, première, terminale, la séparation entre les deux communautés. Et on sentait que chez nos amis juifs tunisiens, c'était on a notre bac et on se taille. Ce qui est raisonnablement normal, parce qu'ils n'ont jamais été considérés comme des citoyens à 100%. C'était des citoyens de seconde zone.

Habib

Pour eux, le bac, c'était la clé pour pouvoir partir en France, alors que toi, c'était une sorte d'exil au début.

Sarah

C'était une sorte d'exil. C'est pour ça que l'Égypte a été importante pour moi. Je vais expliquer pourquoi. J'ai fait ma thèse de doctorat sur Tunis et dans mon jury de thèse, il y avait Yadh Ben Achour. Mon espoir, c'était de revenir ici. Et donc Yadh était dans mon jury et ça m'a fait vraiment plaisir. Il m'a fait d'ailleurs un très bon rapport. J'essaye de le retrouver, le rapport, pour le lui donner. Donc j'ai fait ma thèse et dans ma tête, ça y est, j'ai eu mon doctorat et je passe les concours pour rentrer à la fac ici. J'ai passé une première fois, ça n'a pas marché. On était quelques années avant le coup d'Etat de Ben Ali donc ça commençait à être très fermé. Je passe le concours. Première fois, ça ne marche pas. Deuxième fois, ça ne marche pas. D'ailleurs, je l'ai passé en même temps que Mohamed Kerrou. Et les deux, on a échoué, d'où notre grande proximité, les échecs renforcent.

Habib

Mohamed Kerrou qui a participé au programme d'histoire orale de la production des connaissances.

Sarah

Et les deux, on s'est plantés. Troisième fois, je reviens, ça ne marche pas. Et donc, c'était pour moi assez dramatique.

Habib

Quand tu es arrivée au bac, tu étais francophone dans ton éducation et tout ça, mais est-ce que tu parlais l'arabe ?

Sarah

Je parlais tunisien, mais j'ai appris l'arabe en tant que première langue étrangère au lycée Carnot. Mais, à Tebourba notamment, et même ici à Tunis, mais plutôt à Tebourba, mon père a ramené un meddeb pour nous apprendre le Coran et il nous a appris un peu l'arabe. Mais mon arabe était très faible, j'étais nulle en arabe ! Et surtout que j'ai passé une dizaine d'années en France, l'arabe, disons, de tous les jours, le tunisien, ça allait mais l'arabe écrit ce n'était pas le cas ! Quand on m'a dit, à l'IRD, qu'on allait m'envoyer en Égypte, c'était

le bonheur et en même temps la crainte. Le système de l'IRD, c'est qu'on t'envoie dans un pays du sud pour travailler, tu travailles avec les centres de recherche français, mais tu travailles également avec les centres de recherche locaux. Et moi, ça a été le centre d'études stratégiques et politiques de l'Ahrām. Je me souviens de la première rencontre avec Sayed Yassine, encore que Sayed Yassine parlait un peu français. Mais surtout la rencontre avec Nabil Abdel-Fattah.

D'abord j'étais un tout petit peu impressionnée, mais je me souviens que je ne pigeais pas un mot de ce qu'il disait. J'avais du mal à comprendre ce qu'il disait. C'est-à-dire qu'ils ont la langue moyenne entre l'égyptien et l'arabe littéraire. Ici, à Tunis, l'arabe littéraire est exprimé de manière assez pure. En Egypte ils ont un mélange entre l'arabe des journaux, l'arabe littéraire et l'égyptien. Je ne pigeais rien. Je suis sortie déprimée. Comment j'allais faire pour étudier les expressions religieuses du politique en Égypte ? Le français n'existe pas. C'est une langue que personne ne parle, sauf dans le centre de recherche.

Habib

Le centre de recherche et quelques familles de la bourgeoisie.

Sarah

Je vais te rappeler un souvenir. J'ai pris des cours d'arabe intensif tous les jours, d'arabe littéraire, et des cours d'arabe dialectal égyptien. Bien qu'ayant vécu en Tunisie, j'avais oublié les quelques films égyptiens que j'avais vus. Mon père n'aimait pas qu'on regarde des films égyptiens, pour lui c'était trop, histoire d'amour, histoire d'amour, histoire d'amour, il n'aimait pas ça. Je me souviens qu'un soir à la TV on regardait un film égyptien et mon père qui dormait au 1^{er} étage est descendu et quand il nous a vu en train de voir le film il a éteint la TV et nous a envoyé au lit pour dormir ! Donc, j'ai commencé à apprendre. Tous les jours, tous les jours, tous les jours. Cours d'arabe dialectal et cours d'arabe littéraire. Septembre, octobre, novembre. Tu ne te souviens pas du mois de décembre ? On était en vacances à Sharm el-Sheikh. J'avais avec moi un livre que j'avais acheté sur un trottoir du Caire car en Egypte les marchands de journaux vendent également des livres. Et le livre en question c'était "Repères sur le Chemin" de Said Kotb. Je me suis aperçue en le lisant que je n'avais plus besoin de dictionnaire, que je lisais, en diagonale comme j'aime lire

Habib

Au bout de trois mois. Mais ça veut dire que, quand même, tu avais une accumulation de connaissances de la radio, de la télé, de l'école, donc, il y avait quand même un bagage qui a pris forme lors de cette formation intensive. Ttu savais écrire au moment du bac, en arabe ?

Sarah

Non, peu, très peu. Très, très peu. Mon arabe s'est amélioré là-bas. Et c'est pour ça que l'Égypte a été très importante pour moi, non seulement sur le plan scientifique, académique, un pays extraordinaire, évidemment, mais également sur le plan identitaire. Le fait que je ne voulais pas aller en France, que je voulais rester en Tunisie, et parce que j'ai imité mon grand frère et ma grande sœur et que je suis partie en France, je voulais rentrer à Tunis après l'obtention de mon doctorat, je ne suis pas arrivée à rentrer à Tunis, et l'Égypte a

remplacé la Tunisie pour moi. Tu rajoutes là-dessus que c'est en Égypte que j'ai amélioré mon arabe. Donc sur la question identitaire, c'est très important. Et c'est surtout en Égypte que j'ai publié. Ce n'est pas par hasard que mon premier bouquin a été publié en arabe, "*Jamaiyyat ahliya fi Masr*" (Les associations civiles égyptiennes). Pour quelqu'un qui est faible en arabe, qui a appris l'arabe au lycée Carnot comme première langue étrangère, c'était très important pour moi.

Habib

Les associations civiles en Egypte. Et c'est Markez el-Ahram qui l'a publié. Le Centre des études politiques et stratégiques d'Al Ahram. El-Arham, c'est un grand journal. Je crois qu'il reste encore le plus grand journal.

Sarah

Je ne sais pas, mais peut-être. Il y a eu plusieurs rubriques qui ont été faites sur ce bouquin-là. Je vais te raconter une histoire personnelle. J'étais chercheuse à l'IRD, etc. Je publie en arabe. Normalement, les gens se valorisent plutôt par le fait d'être chercheur à l'IRD, en France, etc. Cette question identitaire a tellement été importante pour moi que quelques années après, ma mère m'a parlé au téléphone. Elle m'a dit que ma tante qui habitait à Ezzahra a été appelée par une de ses voisines. Elle lui a demandé s'il n'y n'avait pas une fille de sa sœur qui vivait en Égypte. Elle lui a dit oui. Sa voisine lui a donc raconté qu'elle était en train d'écouter la radio égyptienne et que dans l'une des émissions il y a eu quelqu'un qui a parlé d'une certaine Sarah Ben Néfissa qui avait écrit un livre sur les associations égyptiennes et que c'était un très bon livre. Quel plaisir et quel bonheur j'ai eu à entendre ça !

Habib

J'ai une question, parce que tu l'as dit deux ou trois fois, je voudrais insister là-dessus. Quand tu parles de l'identité, l'Égypte, j'ai retrouvé mon identité, j'ai découvert mon identité. C'est quoi l'identité ?

Sarah

C'est ce qu'on pense être. C'est ce qu'on veut être. Mais en même temps, j'insiste beaucoup sur mon appartenance à ce monde arabe que j'avais un peu perdu, que j'ai retrouvé en Egypte, mais en même temps, je ne peux pas ne pas admettre que mon identité est également française. Ne serait-ce que par les bouquins que j'ai lus.

Habib

Française ou francophone ?

Sarah

Francophone. C'est des bouquins en français. J'ai baigné dans Émile Zola, dans Flaubert, dans des choses comme ça, au niveau de littérature. Au niveau des sciences sociales, j'ai baigné dans les analyses françaises. Mohamed Arkoun écrivait en français. Toute l'école d'islamologie française est extraordinaire. Toute l'école d'islamologie allemande traduite en français est extraordinaire. Et c'est cet héritage français, francophone, sur le plan académique qui m'a formée, mais également sur le plan culturel. La Tunisie est également

liée à la France, rien qu'à ce niveau-là. Quand je parle de Kamal Atatürk et de mon père, c'est lié également beaucoup aux Lumières et la révolution de 89 a eu un impact dans le monde arabe, très important. Et nous, on est héritiers de ça aussi. Et Bourguiba également.

Habib

Quand tu dis je suis Sarah Ben Néfissa, tu dis quoi ? Tu dis je suis arabe, je suis tunisienne, je suis franco-arabe ?

Sarah

Tunisienne. Tunisienne, arabe et française.

Habib

Tu rajoutes française aussi ?

Sarah

Française, oui. Et d'ailleurs, j'ai la nationalité française aussi.

Habib

La nationalité française, tu l'as eue, tu l'as acquise, tu l'as demandée, c'est autre chose

Sarah

Je l'ai acquise, oui, oui. Tunisienne, arabe, j'aurais bien aimé être égyptienne aussi.

Habib

Tu es un peu égyptienne, non ?

Sarah

Je suis un peu égyptienne. Mais il y a une chose importante et je pense qu'on peut l'analyser ensemble. Le rapport des Tunisiens à l'Égypte, n'est pas le rapport des syro-libanais à l'Égypte. Pas du tout. Eux, quand ils vont en Égypte, c'est naturel, à cause de la langue arabe. La langue française, elle nous a enrichis, mais en même temps, elle nous a coupés.

Habib

C'est comme quand nous, on traverse la frontière de l'Algérie. Quand on va en Algérie, on n'est pas dépaysé. Et eux, quand ils vont en Égypte, ils ne sont pas dépaysés.

Sarah

Alors que nous, il nous faut du temps, on admire l'Égypte, etc., mais en même temps, on n'a pas, pour moi, du moins, la facilité de la langue. Comme peut l'avoir le libanais ou le syro-libanais, il y a des choses communes entre eux.

Habib

Comme on est un peu dans la psychanalyse à trois sous. On a plusieurs points de similarité dans notre itinéraire. Et moi, quand je me suis installé en Égypte, pas au début, bien sûr, mais quand je me suis installé. En fait, j'ai découvert en Égypte ce

que j'appelle aujourd'hui, avant je ne savais pas ce que c'était, mais ce que j'appelle aujourd'hui mon identité. Comme si c'était quelque chose dont je n'avais aucune conscience. C'est en Égypte que j'ai pris conscience de cette identité-là.

Sarah

Juste, parce que nous, les Tunisiens, on a un petit problème identitaire à cause de la question de la langue française. En même temps, on a un héritage, les lumières, l'égalité, la liberté, tout ce que tu veux, etc. Mais en même temps, le fait que la langue française a été dominante, même ceux qui sont au lycée Sadkeyya, etc., la langue française, elle nous a plus ou moins coupé des racines, d'une certaine identité, c'est évident.

Habib

Ta maman était francophone aussi ?

Sarah

Elle était francophone, elle a étudié un peu au Maroc, et puis après rue de Pacha à Tunis.

Habib

Elle ne travaillait pas ?

Sarah

Elle n'a jamais travaillé.

Habib

Par choix ou parce qu'elle n'avait pas de diplôme ?

Sarah

Elle avait le certificat d'études.

Habib

Dans la bibliothèque de la maison, parce que j'imagine qu'il y avait une bibliothèque, tout le monde n'avait pas, ce n'est pas systématique, mais chez vous, j'imagine qu'il y en avait une.

Sarah

Non, seulement on avait une bibliothèque, mais mon père, toutes les semaines, emmenait les quatre enfants, parce qu'Omar est né beaucoup plus tard, les quatre enfants, il nous emmenait dans une librairie. On choisissait les bouquins. Et une semaine après, on devait présenter les résumés de chaque bouquin à mon père.

Habib

C'était sérieux !

Sarah

Ah, c'était sérieux. C'était le club des cinq, le club de je ne sais pas quoi, les livres pour enfants. Mais il fallait faire le résumé la semaine d'après. Mon père était amoureux de

l'étude. Mon père pendant toute sa vie, tous les jours, il lisait le journal Le Monde. Il était abonné. C'était un médecin, mais également un intello.

Habib

Sur la table là, je vois plusieurs livres. Soit tu y as des chapitres, soit il y a carrément des livres à toi. Et je crois connaître ton premier livre, c'est celui en arabe. Mais ma question, ce n'est pas sur ce que tu as fait, là maintenant. Est-ce que tu te rappelles du premier livre que tu as lu, de début jusqu'à la fin ?

Sarah

Toute petite c'était plutôt la bibliothèque verte et la bibliothèque rose, le club des cinq, le clan des sept, etc. Et puis après, on est passé aux romans, avec notamment Émile Zola, j'ai été très marquée par Émile Zola. C'est notamment le côté social. Germinal, le côté social, la révolte. C'est pour ça que je disais tout à l'heure que l'héritage anti-autoritaire, etc., mais moi aussi, ce qui m'a marquée, ça a été mon appartenance à la gauche, notamment au Parti communiste tunisien, pendant longtemps. Et ça, ça vient également de mes lectures.

Habib

À quel moment tu as rejoint le Parti communiste ?

Sarah

Alors, j'ai été marquée par trois figures. D'abord, mon père, évidemment.

Habib

Il était communiste, ton père ?

Sarah

Non, plutôt libéral. Il était admiratif des États-Unis, le libéralisme, etc. Non, il n'était pas de gauche. Mais je me souviens quand Kmar, ma soeur, et Ahmed mon frère sont allés en France, Toulouse, et après ils sont revenus à Noël pour passer des vacances. Et mon père est venu avec nous à l'aéroport de Tunis, il a dit à ma soeur Kmar, alors, intellectuelle de gauche ? à l'époque c'était ça. Les années 70, les sabots, les pattes d'éph ! "Alors, intellectuelle de gauche ?", il était content qu'on soit de gauche. Il y avait une fierté. Alors, le côté anti-autorité de *baba*, à cause de son maraboutisme, ça m'a marquée, l'anti-autorité. Ça influe pour être de gauche, communiste, l'anti-autorité. C'est important. Deux, ma sœur Kmar était pensionnaire au lycée de la Marsa. Elle nous a beaucoup influencés. Elle était très brillante. Jusqu'à maintenant, elle est très brillante. Mais elle avait des profs, les professeurs français qui venaient à l'école française, c'était des gens de gauche en général. Ma sœur Kmar nous a raconté un jour que leur professeure, qui s'appelle Madame Kamech, leur avait recommandé un livre interdit en Tunisie, le "Manifeste du Parti Communiste". Madame Kamech, c'était sa professeure du philo, parente d'Alain Krivine. Et ces professeurs de gauche influençaient les élèves. Et ce n'est pas par hasard que j'ai fait des exposés au lycée Carnot. J'ai fait deux exposés. Regarde les thèmes des exposés : Le Front populaire, j'avais 15 ans. J'ai choisi de faire le Front populaire et j'ai choisi de faire un exposé sur l'affaire Dreyfus.

Et mon père avait beaucoup de livres. On avait "Tout l'Univers", qu'on lisait tous les jours.

Habib

Tu pouvais lire ce que tu voulais ?

Sarah

Ce qu'on voulait, oui. Bien sûr, ce qu'on voulait.

Habib

Même des livres un peu osés ?

Sarah

Osés ? Non, pas beaucoup, on n'en avait pas. Mais le mouvement féministe, il a influencé toute cette génération de ma sœur, etc. Donc il y avait Simone de Beauvoir, et d'autres, et je me souviens que ma mère en a lu un. Elle a fait la réflexion suivante : "Ils attaquent les hommes, c'est un livre ou une dispute ?"

Et tout ça m'a préparée à l'appartenance communiste, notamment au Parti Communiste Tunisien, dès que je suis arrivée là-bas, je voulais. Et puis, j'ai vécu aussi dans les banlieues françaises. J'ai habité à Aubervilliers, pendant mon premier mariage.

Habib

Tu n'as pas connu la pauvreté, mais tu l'as vue. Tu la connais.

Sarah

La pauvreté, en France, je l'ai vue. Moi, j'ai travaillé parce que j'ai eu une bourse pour faire ma thèse de doctorat. J'étais première au DEA. Mais une fois que la bourse s'est terminée, il fallait que je termine la thèse. Une thèse, c'est 5 ans.

Habib

La bourse, c'est jamais plus de 3 ans, 4 ans.

Sarah

Pour travailler, pour gagner ma vie, j'ai travaillé à la mission locale de Grigny-la-Grande-Borne. Grigny, c'est une des banlieues les plus pourries. Et là-dedans, il y a une cité qui s'appelle la Grande Borne, dans laquelle il n'y avait que des immigrés là-bas, des immigrés pauvres, il n'y avait pas un café, il n'y avait rien. Je faisais de l'alphabétisation pour ce qu'on appelait à l'époque les primo-arrivants, les immigrés.

Habib

Qui arrivent, qui n'ont pas la langue.

Sarah

Leurs enfants ont le droit de venir, alors que les parents sont là depuis longtemps, le père est là depuis longtemps, le regroupement familial, les enfants viennent, ils ne parlent pas ou peu de français. J'ai fait de l'alphabétisation avec eux, et donc je connais très bien ce que c'est que la pauvreté de l'immigration dans la banlieue française. Et quand on me raconte aujourd'hui l'islamisme, pas l'islamisme, c'est la crise de la gauche. C'est la crise

du Parti communiste français. Avant, c'est lui qui menait des activités d'insertion. Il y avait des colonies de vacances, il y avait des clubs de théâtre, il y avait des machins. Quand il n'y a plus rien, c'est le wahabisme et les mosquées qui les ont remplacés. Tout simplement. Mais je me souviens à l'époque, le nombre d'immigrés, à Aubervilliers, au Parti communiste tunisien.

Habib

Au-delà d'être de gauche ou communiste, qui peut être juste intellectuel, je sais combien tu es sensible aux questions sociales. C'est à ce moment-là que ça a pris forme, cette sensibilité ?

Sarah

Je pense depuis qu'on est jeunes. C'est un héritage familial, le côté social. Mon vécu à Tebourba et également le milieu paysan que je connais très bien, et le fait que l'égalité est inscrite chez nous, c'est mon père qui nous a appris ça. Je me rappelle toujours, quand on prenait des cours d'arabe (à la maison), il y avait nous, il y avait le chauffeur, et on apprenait tous ensemble. Il n'y a pas de racisme social chez les gens du type d'héritage de mon père, d'héritage intellectuel. Ça, c'est très important. Et ce côté social, je l'ai gardé. Il a été conforté par le communisme, par le marxisme, etc. Mais je l'ai depuis le début. Et ça a continué après. Par exemple, je suis très sensible à ce qu'on pourrait dénommer les rapports de domination à l'intérieur du champ scientifique. Quand un occidental parle, ou un français parle ou écrit, ou un allemand, c'est pas comme un arabe parle. La langue arabe n'est pas considérée comme une langue scientifique.

Habib

Et même quand il parle en français.

Sarah

Et même quand il parle en français, mais surtout quand il parle en arabe, et ça donne des choses inouïes. On le sait ça. Les gens, ils prennent les documents, ils peuvent citer comme ils peuvent ne pas citer. Ça ne sert à rien. Je l'ai expérimenté moi-même, puisque la première chose que j'ai faite, j'ai publié en arabe, parce que j'étais fière, c'était identitaire pour moi, publier en arabe. J'ai eu des problèmes sur le plan de ma carrière, parce que j'ai publié en arabe.

Habib

On te l'a reproché ?

Sarah

Évidemment qu'on me l'a reproché. Alors, en même temps, on demande aux gens, insérez-vous dans le champ intellectuel et académique local. Si le champ académique local écrit en arabe, il faut écrire en arabe. Je me suis adressée à eux. Eh bien j'ai eu des problèmes. Après ça s'est passé. Mais en même temps, c'est ça qui a été ma grande force dans mon travail sur l'Égypte. Et notamment avec les révolutions arabes. Je voyais venir les mouvements sociaux dès 2003, il y avait avant, on connaît les spécialistes des mouvements sociaux, mais à partir de 2004, 2005, 2006, il y a eu le mouvement Kifaya. Et puis après, il y avait

des mouvements sociaux tous les jours dans ce pays. Et j'ai organisé une table ronde, "mobilisation collective et médias en Égypte". Parce que j'avais vu le lien entre la libéralisation des médias, c'est-à-dire les journaux privés qui disent tout, les télévisions publiques, les télévisions privées, qui se sont accentuées, et le fait que les gens avaient de moins en moins peur, pour faire une grève, pour faire un sit-in. J'ai fait un colloque là-dessus en Égypte. Mais à l'époque, dire qu'il y avait des mouvements sociaux dans les pays de la région arabe, que ça allait bouger, ce n'était pas audible dans le champ académique français. Pourquoi ? Pose-toi la question. Parce que le champ académique français, proche, spécialiste du monde arabe, est dominé par deux institutions. C'est lesquelles les deux institutions ? C'est le CERI, à Paris, Sciences Po Paris, et Aix-en-Provence, l'IREMAM. Les deux étaient dominées par Béatrice Hibou, c'est bien ce qu'elle fait Béatrice Hibou, très bien, Michel Camau, qui était ici directeur, etc. Et les deux avaient dit, pour travailler sur ces pays, il faut toujours se poser la question suivante, comment fait l'autoritarisme pour se faire accepter ? C'était la question qu'il fallait poser. C'est bien, c'est une question intéressante. L'autoritarisme ne se fait pas accepter comme ça. Il s'est fait accepter, il a distribué de l'argent, clientélisme, machin, Ben Ali, il distribue, etc. C'est vrai, comment on fait l'autoritarisme pour se reproduire ? Mais la question est tellement devenue dominante parce que ce sont deux gourous qui l'ont mis en place, qu'elle est devenue l'unique question, délégitimant complètement la question inverse.

La question inverse c'est quoi ? Comment fait l'autoritarisme pour se faire remettre en cause et pour se faire critiquer ? Voilà les rapports de domination. Quand deux mandarins européens, français, parlent, ce n'est pas un colloque en Égypte organisé avec le Centre des études politiques et stratégiques d'Al Ahram qui va renverser la vapeur. C'est ça les rapports de domination. Il y a des rapports de domination entre Occident et le monde arabe qui sont importants à comprendre pour comprendre la production scientifique des pays. Et je suis très sensible à ça.

Habib

Tu n'as pas essayé de travailler sur la Tunisie ? Au début.

Sarah

Au début, je voulais. Mais j'étais spécialiste en Égypte et l'Égypte ça te bouffe.

Habib

Ça t'a dévorée ?

Sarah

Parce que sur l'Égypte j'ai travaillé sur quoi ? J'ai commencé à travailler sur les associations civiles et notamment les associations civiques islamiques. Ensuite, j'ai travaillé sur les partis politiques égyptiens, j'ai fait un article important là-dessus. Ensuite, j'ai travaillé sur la société civile, ONG, gouvernance, etc. Ensuite, je me suis approchée du vote. C'était l'analyse que j'ai faite, les élections. Et moi, j'ai pris comme particularité dans mon travail, de toujours travailler avec des chercheurs locaux dont je cite les noms. Alaeddine Arafat c'est lui qui avait fait l'enquête de terrain avec moi. On a pris un village de la menoufiyya, le village Saintriss - qui vient de Saint-Thérèse, je l'ai appris après - il a interrogé les notables de ce village-là pour savoir comment on fait pour voter. Et c'est comme ça que j'ai

découvert l'Égypte profonde. Parce qu'en réalité, je n'ai pas découvert comment les gens votent, mais comment les gens truquent le vote. Et j'ai fait une analyse du trucage des élections. Ce livre c'est l'analyse du trucage.

Et ensuite, les mouvements sociaux, Kifaya, etc., les mouvements sociaux. A l'époque, donc j'ai travaillé avec le CEDEJ, c'est là où on a connu ensemble Jean-Claude Vatin, Alain Roussillon, Iman Farag, etc., et au Centre Al-Ahram pour les études politiques et stratégiques, avec Nabil Abdel-Fattah, Sayed Yassir, Mohamed El-Sayed Saïd, etc. Et je ne réalisais pas, à l'époque, qu'en réalité, je travaillais avec une institution qui allait être fondamentale pour la révolution de 2011. Il ne faut jamais oublier qui étaient les premiers signataires du mouvement Kifaya, alors il y avait les signataires de gauche, mais surtout quand Mohamed El-Sayed Saïd a signé, il était le vice-directeur du centre politique stratégique de l'Ahram, il a signé la pétition contre Moubarak, etc. Et derrière Mohamed El-Sayed Saïd, Nabil Abdel-Fattah, etc. Ça a encouragé tout le monde à y aller. Et c'est comme ça que les mouvements sociaux se sont multipliés. Tu sais qu'aujourd'hui, le Centre des Etudes Politiques et stratégiques d'Al Ahram n'a plus le poids politique qu'il avait à l'époque. Le régime actuel lui reproche ça. J'étais dans l'institution dont j'ai vécu moi-même les mutations. Donc j'ai travaillé sur les mouvements sociaux.

Et après, j'ai travaillé sur la révolution, ça a été les plus beaux moments de ma vie. Et surtout en tant que tunisienne, c'est inouï. Au moment où Ben Ali s'est sauvé, j'étais en mission à Paris. La CGT a fait un meeting à la bourse du travail, c'était un jour, deux jours avant le départ de Ben Ali. Je suis allée au meeting, tout le monde était là-bas. Il y avait Kamel Jendoubi. J'ai assisté à une scène extraordinaire. Il y avait Kamel Jendoubi qui organisait les temps de parole des différents soutiens, et surtout, j'ai découvert une jeunesse que je n'avais jamais vue. Des jeunes avec des drapeaux tunisiens. Vraiment, c'était inouï. Et puis, à un moment donné, il y a une jeune qui a crié "Et vive le peuple tunisien, à bas Ben Ali, et à bas le dogmatisme religieux, à bas l'islamisme", quelque chose comme ça, vraiment agressivement. Il y a eu un mouvement de fond de la salle, on voyait que c'était les membres de Nahda. "Faites-la descendre de l'estrade". Kamel Jendoubi, c'est quelqu'un qui s'y connaît. Pour rétablir le calme et éviter le conflit dans la salle, il a entamé le chant national tunisien "*houma el hima*" et toute la salle l'a repris.

Le lendemain, j'étais dans mon appartement et j'ai reçu mes deux premiers doctorants. El-Jezira s'était polarisée sur l'avenue Bourguiba. Et tout d'un coup, "Ben Ali s'est sauvé". J'ai vécu ce moment-là. J'ai vu les amis, on a fait un boucan d'enfer, on s'est amusés. C'était le bonheur complet. Ce qui était étonnant, c'est que c'est un appartement parisien. Ils n'aiment pas beaucoup le bruit les gens. Ils ont compris. Ils ont compris, les Français étaient heureux. Même les gens de l'immeuble étaient heureux, ils ont compris qu'il s'était passé quelque chose. On a veillé jusqu'à 2h, 3h du matin. Le lendemain je devais prendre l'avion pour aller au Caire. Je suis arrivée vers 7h du soir, j'ai donné mon passeport au policier. Il m'a dit "Vous êtes d'origine tunisienne", j'ai dit oui. "Je peux vous dire *mabrouk* (vous féliciter) ?" Et 11 jours après, 10 jours après, le 25 janvier. Et il faut voir les journaux égyptiens ce qu'ils disaient de la Tunisie. C'était extraordinaire. Et puis après, je suis partie à Tahrir. Je suis partie à Tahrir plusieurs fois. C'était magnifique. Magnifique. C'était un moment magique. Magique.

Habib

Je t'ai retrouvée là-bas début février.

Sarah

Voilà, c'est ça. C'est inoubliable.

Habib

Moi, j'étais ici le 14, sur l'avenue Bourguiba. Mais je reviens un peu à ma question. Tu es tunisienne, tu vas faire ta formation en France, par le hasard des choses, tu n'arrives pas à revenir travailler ici, tu vas t'installer en Égypte, tu commences à travailler en Égypte. À quel moment, factuellement, pas l'intérêt intellectuel, bien sûr, tu es restée tunisienne, tu n'as jamais oublié d'être tunisienne, je peux en témoigner, parce qu'à l'époque, on était ensemble, mais en termes de travaux, de recherches, à quel moment tu t'es dit je dois faire quelque chose sur la Tunisie.

Sarah

La révolution et les élections. La révolution. Parce que la liberté, d'abord, la liberté d'expression, c'était super. Et surtout, les élections (post révolution). J'avais travaillé sur le vote en Egypte et les chercheurs égyptiens ont une tradition anglo-saxonne de la science politique, axée sur l'enquête de terrain auprès des acteurs.

Ici, en Tunisie, on est plus dans le droit public, qui est devenu science politique. C'est à ce moment-là que j'avais organisé une journée, "De la rue aux urnes, comparaison Égypte-Tunisie". J'avais fait une rencontre à l'hôtel Belvédère ici, dans lequel sont venus Mohamed Kerrou, Sana Ben Achour, les spécialistes tunisiens et les spécialistes de l'Égypte. J'ai commencé à ce moment-là.

Habib

Nabil Abdel-Fattah y était ?

Sarah

Non, il n'y était pas. Je voulais des spécialistes du vote.

Habib

D'accord. Et c'est ton premier, entre guillemets, travail organisé sur la Tunisie ?

Sarah

Le premier travail, mais j'ai continué sur l'Égypte, surtout que j'ai continué ma carrière à l'IRD, en Égypte. On m'a nommée représentante de l'IRD, non seulement sur l'Égypte, mais sur le Moyen-Orient. Donc j'avais aussi des responsabilités administratives. J'allais beaucoup au Liban particulièrement. Et je couvrais tout ça, donc j'avais du travail administratif à faire. Des réunions, des contrats, etc. Par contre, un an avant la retraite, j'ai exprimé le désir de venir passer une année ici, en mission, même quelques mois. L'IRD a accepté. J'avais terminé l'Égypte, c'était en plein Covid. Je suis venue et c'était formidable, parce qu'à ce moment-là j'ai passé huit mois, et j'ai noué, ou plutôt renoué, avec le monde académique tunisien. Avec Hamadi Redissi, avec Sana Ben Achour, avec Asma Noura, etc. J'ai vécu ici quasiment huit mois, et on a organisé un séminaire sur la fondation ou la création de la science politique en Tunisie. Qu'est-ce qu'on avait ? Parce que pour la science politique, la sociologie politique, il faut des enquêtes de terrain, il faut une certaine liberté

d'expression, etc. En Egypte ils l'avaient, dans des limites, mais ils l'avaient. Il y avait des bouquins qui sortaient sur les partis politiques, dans des limites, mais ils l'avaient. Ici, Ben Ali avait supprimé toute liberté d'expression. Il a fallu que la révolution arrive pour qu'enfin ça s'ouvre un peu. Et donc, les gens se sont mis à enquêter, à écrire, etc. Et donc, on a fait une journée de comparaison sur les caractéristiques de la science politique, notamment en Egypte, et ici. Évidemment, la grande différence là-bas, c'est l'ancienneté de l'affaire. L'ancienneté. Il ne faut jamais oublier que l'université a été fondée en 1908 en Egypte, sous Fouad 1er. Et il y a une masse, non seulement de chercheurs, mais surtout de journalistes. Les journalistes en Egypte, c'est une masse critique, notamment les journalistes de la presse écrite. Ils ont préparé la révolution et ils l'ont soutenue et après ils se sont retournés contre la révolution !

Habib

D'autant plus qu'il y avait plusieurs auteurs, soit des littéraires, soit des sociologues, qui étaient dans les journaux.

Sarah

Les deux, journalistes et en même temps romanciers.

Habib

Taha Hussein, Najib Mahfouz, etc.

Sarah

Et la question, sur laquelle Alain Roussillon avait beaucoup travaillé, du statut de l'intellectuel en Égypte. Quel est son statut ? C'est le statut de conseiller du prince. Généralement, ils sont autour du prince. Ils écrivent sur lui, le soutiennent, mais de temps en temps ils se retournent contre lui ! Conseiller du prince, penseur de la réforme sociale. C'est lui qui pense la réforme. C'est lui qui conseille le prince sur comment réformer. Il ne faut jamais oublier que le ministère des Affaires Sociales en Egypte a été fondé en 1939. Il a été fondé avant la révolution, avant 1952. Le ministère des Affaires Sociales a été fondé du fait du sentiment de responsabilité de l'État envers la société, 1939. Avant 1952, avant Abdel Nasser. Et l'Institut de Criminologie a été fondé à ce moment-là. Pourquoi ? Pour faire des études et conseiller le ministère sur ce qu'il fallait faire comme réformes.

Habib

Mais l'université du Caire existait déjà.

Sarah

Elle n'était que l'université. Après, on avait besoin d'études sur la pauvreté, sur l'illettrisme, etc. Ils ont créé le centre de criminologie. Alors évidemment, derrière, il faut analyser. Pourquoi tu dénommes un centre de recherche pour étudier la société et conseiller le prince, centre de recherche de la criminologie ? Pourquoi ? Parce qu'il y avait une sorte de sentiment de supériorité de l'État sur le corps social ! Tout se passe comme si le mal est dans la société et que c'est l'État qui corrige.

Habib

Et donc il faut observer la société pour soigner les maux.

Sarah

Pour soigner les maux, parce que les maux et le mal viennent de la société, à l'époque. Et d'une certaine manière en France, l'État français c'est quoi ? Ils soignaient, ils éduquaient, parce que le mal venait de là. Est-ce que tu sais qu'en France, par exemple, il était interdit d'utiliser le patois, interdit de parler en corse, interdit de parler en normand. C'est l'État qui a imposé une seule langue avec l'école, avec l'armée, etc. On a reproduit un tout petit peu le modèle français de l'État qui corrige la société.

Habib

Ce n'est pas moi qui parle, mais quelqu'un pourrait rétorquer, mais madame, c'est la laïcité qui impose qu'il n'y ait qu'une seule langue. C'est la notion de l'État-nation. Le fait d'avoir une seule langue, pas 50 000.

Sarah

Oui, bien sûr, c'est l'État-nation. Oui, tout à fait. Je suis tout à fait d'accord avec toi. D'où les problèmes qui sont nés après la révolution, notamment les conflits avec les Frères Musulmans qui n'ont pas fait leur révolution culturelle. Fondés en 1928. La chute de l'Empire ottoman, c'était 1924, eux 1928. Ils en sont toujours là, les Frères Musulmans, tous, et ils ne sont pas différents des autres, ce n'est pas vrai. Tous les Frères Musulmans demeurent fidèles à leurs deux dogmes fondamentaux : Hassen el Banna et Saïd Kotb. 70 ans après ils n'ont pas été capables de renouveler leurs penseurs.

Habib

100 ans après !

Sarah

100 ans après. On dit toujours, oui, mais tout de même il y a eu des penseurs qui se sont rapprochés des Frères musulmans et qui ont renouvelé la pensée de leur doctrine, il y a eu celui-là qui a écrit un bouquin. Oui, il y a eu des gens proches d'eux, notamment après la révolution iranienne. Ils se sont dit peut-être que va naître à partir de là, une sorte d'islam social nouveau, etc. Mais tous ces intellectuels-là, ils étaient dans le pourtour de l'organisation. Leurs écrits n'ont jamais été intégrés à l'intérieur de la doctrine de base des Frères Musulmans. Regarde ce qu'ils donnent à étudier à ceux qu'ils recrutent, les petits jeunes : toujours les mêmes textes, outre les textes coraniques c'est Hassen el Banna et Kotb. Mon hypothèse à moi est la suivante : ils ne peuvent pas remettre en cause leur doctrine de base car c'est à partir d'elle qu'ils sont arrivés à construire une organisation très forte, puissante et reposant sur l'obéissance aveugle des membres à la direction avec un côté divin, ils ont sacralisé leur *gamaa*, la *gamaa* qui est là pour sauver l'islam et redonner à l'islam son prestige perdu.

Habib

Sauver le peuple.

Sarah

Sauver le peuple et redonner à l'islam son prestige perdu. Le califat est parti, il faut rétablir le califat mondial. Effectivement, ils ont construit une organisation. On l'a dit dans le livre qu'on a écrit ensemble. Et justement, ce qui est bien dans ce livre, c'est quoi ? Qui a écrit dedans ? des auteurs tunisiens et des auteurs égyptiens. C'est moitié tunisien et moitié égyptien. Les contributeurs, notamment Tawfik Aclimandos, ont donné les papiers, c'est moi qui ai fait la synthèse C'est le comparatisme entre les deux expériences.

Habib

C'est "Les Frères Musulmans à l'épreuve du pouvoir". Et ça parle évidemment de la révolution.

Sarah

De la révolution, puisqu'ils ont gagné les élections dans les deux pays. Juste après la révolution qu'ils n'ont pas organisée, ils gagnent les élections. Mais là, c'est très important également à dire, c'est qu'à mon avis, et je ne l'ai pas suffisamment dit dans mes travaux, on dit toujours "les Frères Musulmans, les Frères Musulmans", or ils ne sont pas les seuls acteurs et il faut rajouter comment la victoire de ces derniers a été préparée par la mutation idéologique vers le salafisme et le wahhabisme, encouragée par les pouvoirs publics, notamment par Sadate. Le régime égyptien a quasiment organisé avec les Frères Musulmans leurs activités sociales et de bienfaisance. Il a fait sortir de prisons les Frères Musulmans et leur a demandé de travailler dans le social, avec le financement des saoudiens. Quand j'ai travaillé sur l'islam social, j'étais très étonnée. Je pensais en arrivant en Egypte que ce serait comme en Tunisie, des petits endroits dans lesquels il y a des Frères Musulmans qui aident les pauvres, qu'est-ce que j'ai trouvé, une mosquée cathédrale c'est-à-dire des très grandes mosquées et évidemment de très gros financements ! Donc, quand on dit Frères Musulmans, oui, c'est vrai, ils ont été importants à cause de la force de leur organisation. Et quand ils disent aux gens allez-y, votez pour ça, tout le monde y va. Il y a un système de clientélisme à l'intérieur de l'organisation, mais en même temps, eux seuls n'auraient pas pu faire tout ça s'il n'y avait pas eu l'accord de Sadate avec les pays du Golfe pour casser la gauche, dans les universités, et pour qu'ils donnent leur argent, soutenus en cela par qui ? Par les USA. Notamment pour casser l'Afghanistan, casser l'Union Soviétique. Il faut remettre ça en mémoire, on en paye le prix jusqu'à maintenant, de ce qu'il s'est passé il y a 40 ans. On en paye le prix dans nos pays à nous, et on en paye le prix sur le plan mondial.

Voilà, donc je voulais dire que je me suis mise à travailler, j'ai passé ici un an, j'ai renoué avec le champ académique tunisien, et pour moi ça a été un très très grand bonheur. D'une certaine manière, comme je l'ai dit lors de la soutenance de ma dernière thèse de doctorat, il y a à peine un mois, et toutes mes thèses portent sur l'Égypte, je ne suis pas connue sur la Tunisie. Alors, dans le discours que doit prononcer le directeur de thèse, j'ai dit que j'étais contente de la soutenance de thèse de Sixtine Deroure, qui a fait une thèse sur les martyrs de la Révolution mais que j'étais également contente parce que dans le jury, il y avait la première docteure que j'ai fait soutenir, Marie Vannetzel, qui a fait une thèse sur les Frères Musulmans. Je leur ai dit que d'une certaine manière, la boucle était bouclée, ce qui ne signifie pas que je vais me la boucler. Ça les a tous fait rire ! Par rapport à la Tunisie, le fait que je sois venue ici et que j'ai travaillé avec des Tunisiens, etc., là aussi, la boucle

a été bouclée. Je suis contente d'avoir renoué avec Hamed Chekir, avec Mohamed Kerrou, avec Asma Nouira, avec Hamadi Redissi, c'est important pour moi. Ça a un peu corrigé mon histoire identitaire.

Habib

La boucle est bouclée, mais l'interview n'est pas encore bouclée ! J'ai encore quelques questions. Ma question est, quelque part, c'est vraiment de la psychanalyse, de l'autopsie. Mais ça m'intéresse quand même. Tu sors d'ici, tu vas travailler en Égypte, tu te spécialises sur l'Égypte, tu deviens une des références sur l'Égypte, incontestablement. Il y avait des gens qui pouvaient te contester. Et après 2011, tu reviens en Tunisie, tu te rebranches sur la Tunisie à travers des collègues, des amis, et tu renoues les choses, et tu produis. Et donc, ma question, est-ce qu'intellectuellement, ou dans notre manière d'observer les réalités sociales, est-ce qu'il y a une grande différence entre la recherche en Égypte par des Égyptiens et la recherche en Tunisie par des Tunisiens ? Et à quoi ça tient cette différence, à ton avis ?

Sarah

D'abord, ce que j'ai noté, moi, l'une s'exprime en français et aussi en arabe, mais il y a quand même une division du champ académique ici, entre deux langues. Là-bas, ils s'expriment principalement en arabe. Ça, c'est la première distinction. On parle de sciences sociales, je ne connais pas les autres sciences. Sciences sociales, sciences politiques, etc. Deuxième élément important, c'est ce lien qu'il y a là-bas, à cause de la presse, qui fait que l'académique ou le chercheur, etc., est plus ou moins connu, parce qu'il est relayé par la presse.

Habib

Alors qu'ici, ce n'est pas le cas.

Sarah

Ce n'est pas le cas, parce qu'avant on n'avait pas de presse, c'est nouveau. Troisième élément très important que j'ai noté, c'est qu'ici le champ académique est divisé en deux. Le champ académique dominant est français. À qui il adresse le discours ? Il s'adresse à qui ? Il s'adresse à la France. Mais c'est en train de changer maintenant. À cause de la liberté d'expression. Maintenant nous avons des journaux qui relayent et nous parlons entre nous. Là-bas, ils adressent le discours à leur monde. Ils se connaissent, ils se parlent. Il y a un champ fait de chercheurs, d'experts, de journalistes, très important les journalistes, d'intellectuels. Il y a une production, beaucoup de livres, etc. Leur discours est centré sur eux-mêmes.

Habib

Donc il y a un débat ?

Sarah

Il y a un débat interne.

Habib

Ce qui n'était pas le cas ici ?

Sarah

Non. Maintenant le débat interne est en train d'exister, depuis la révolution. Il y a un débat interne et d'une certaine manière le débat interne existe là-bas, c'est bien, mais il y a peut-être un enfermement. Les Égyptiens sont enfermés. C'est ça la différence que je vois. La deuxième différence importante, c'est le fait qu'au niveau de la science sociale et politique, ils sont formés à l'anglo-saxonne, et l'anglo-saxonne c'est l'empirique, c'est les enquêtes de terrain, etc. Ici, au niveau de la science politique, c'est plutôt le droit, comme en France. Le droit qui est parti un petit peu vers les sciences politiques et dans lequel les textes sont importants, un peu plus importants que les acteurs.

Habib

L'intellectuel, le statut de l'intellectuel et son rôle, s'il a un rôle, entre l'Égypte et la Tunisie, c'est aussi différent ?

Sarah

C'est différent à cause justement, de son poids. Quel était le poids, ici, avant la révolution, de l'intellectuel ? Quelle était sa base matérielle ? Le poids de l'homme de culture ? Là bas il y a un champ de journaux, un champ culturel, qui nourrit les gens et pour les journaux, il y a de l'argent. Pour les films, il y a de l'argent, pour les feuilletons, ils sont centraux dans le monde arabe. Ils produisent une production culturelle qui est vendue au Liban, en Syrie, aux Pays du Golfe, partout.

Habib

Et c'est une production intérieure. Ce sont des intellectuels égyptiens qui font cette production.

Sarah

Ils gagnent leur vie là-dessus. Nous, les Tunisiens, pour produire, il faut partir en Egypte, parler égyptien, pour se vendre. Il y a un marché là-bas. C'est un pays où ils sont nombreux. Il y a un marché. Et ça, c'est très important.

Habib

C'est une sorte d'absence de marché en Tunisie ?

Sarah

Au niveau culturel, oui. D'où le fait qu'on est obligé de ramener de l'argent d'ailleurs, de France, etc. Et si on est dépendant économiquement de quelqu'un on parle selon son langage.

Et donc, pour en revenir aux Frères Musulmans, pourquoi les intellectuels et les culturels en Egypte se sont opposés avec une telle violence contre les Frères Musulmans ? Les gens pensent toujours que c'est l'armée égyptienne qui s'est retournée contre le pauvre Mohamed Morsy avec le soutien de l'ensemble de la population. Mais cette population a été également "travaillée", mobilisée par qui ? Par un champ culturel et intellectuel qui

veut manger à sa faim et qui a eu peur pour sa survie dans le cadre d'une organisation au pouvoir, les Frères Musulmans, qui n'ont pas été capables de produire un intellectuel, à part Saïed Kotb, le pire, un intellectuel, ou un homme de culture, etc.

Le théâtre fait vivre, le cinéma fait vivre, le feuilleton fait vivre, le livre fait vivre, les journaux font vivre. Et donc c'est une question de vie ou de mort. Ce n'est pas simplement une question de principe. D'où le fait que ceux qui ont légitimé le coup d'état de l'armée, sont les mêmes acteurs que ceux qui ont préparé la révolution ! Ceux qui ont légitimé le coup d'état de l'armée contre les Frères Musulmans c'est la couche intellectuelle qui a un poids politique considérable.

Habib

Ce qui explique leur soutien, au moins les premiers temps, au pouvoir militaire. Après 2013.

Sarah

Ils ont soutenu le pouvoir militaire. Il est très important aussi de bien montrer la différence entre les deux révolutions. Les deux, c'est vrai, la révolution, le peuple, etc. Il n'empêche, et ça j'en suis témoin, la conquête de la place Tahrir le 28 janvier 2011, elle s'est faite en même temps que l'arrivée des chars de l'armée Sans que ça pose de problèmes. J'étais là-bas, j'ai assisté, etc. J'avais mes amis qui étaient dans la rue le jour de la conquête de la place Tahrir, etc. Donc j'avais les informations. Et j'étais emportée par l'enthousiasme. Mais je n'ai pas vu l'aspect étonnant. Oui, il y a des gens de l'armée, oui, bon. Quelques mois après, un mois et demi après, je suis allée en France et j'ai rencontré Fanny Colonna. Elle m'a dit, ça va Sarah, tu es contente ? Je lui ai dit, oui, c'est bien, c'était formidable. "Oui, c'est bien, tes amis, là. Tes amis, ils ont fait une révolution pour donner le pouvoir à l'armée". Je n'avais même pas vu, tellement j'étais prise par l'enthousiasme. Et ça, ça m'a fait revenir en arrière, je me suis dit, c'est vrai. Le 28 janvier, j'ai parlé à des amis qui étaient sortis, chacun venant d'un endroit différent. Notamment Galila El-Kadi. J'ai parlé avec elle, je lui ai demandé comment ça s'était passé, etc. "À quelle heure vous avez conquis la place ?" C'était dans les quatre heures de l'après-midi ou cinq heures. Elle m'a dit qu'ils étaient arrivés Midan Tahrir à peu près en même temps que l'arrivée des chars. Et cela ne lui posait pas de problèmes. Et j'ai des photos où on voit les gens danser sur les chars de l'armée.

Nous, ce n'est pas ça en Tunisie. Quand Ben Ali s'est enfui, il y avait un vide du pouvoir. Le pouvoir était à prendre. Un copain qui était là lors de la dernière manifestation m'a dit qu'il avait quelque chose qu'il n'avait pas compris. Il m'a dit pourquoi on est pas allés à Carthage ? On aurait dû tous y aller et nous installer au milieu du palais de Carthage.

Habib

Tout ça, évidemment, c'est passionnant et on peut continuer à en discuter pendant longtemps. Mais moi, j'ai une question, parce que tu as travaillé un peu sur les trois pays. En France, c'est là où tu t'es formé, là où tu croises tes contradicteurs et tes soutiens. Tu rencontres tout le monde en France. Puis l'Égypte et la Tunisie. Est-ce que, quelque part, les optiques de lecture française sur les pays du Sud en général, mais surtout sur les pays arabes, nous ont quelque part aveuglés. Est-ce qu'on n'a pas été trop francisés par rapport à notre optique de recherche ?

Sarah

C'est évident. C'est évident. Et j'ai perçu ça après coup. Après coup, dans ma propre expérience de chercheuse. Quand je suis partie en Egypte, j'ai travaillé sur l'islam social et notamment j'en ai parlé avec Burgat, Luizard, etc. Et l'idée c'était qu'il y avait les Frères Musulmans qui faisaient de bonnes choses, ils aidaient les pauvres, etc. Donc je voulais travailler là-dessus. Et dans ma tête, il y avait les Frères Musulmans, mais les autres c'était différent. Les salafistes c'était autre chose, les wahhabites c'était autre chose. Ça c'est un formatage qui vient de France. C'est un formatage. Parce que l'éducation, elle te forme, mais en même temps, elle t'impose des limites. Je ne suis arrivée à ouvrir ces limites-là qu'avec le temps et avec l'âge. Et je me suis aperçue que ce formatage-là fait que tu ne poses que les questions que tu dois poser. Et tu ne crois pas ce que disent les collègues égyptiens. Mes collègues et notamment Nabil Abdel-Fattah me disaient que la focalisation uniquement sur les Frères Musulmans était insuffisante pour comprendre le phénomène de l'islamisme et qu'il fallait également intégrer les interactions avec salafisme et le Wahabisme.

Habib

Ici en Tunisie on disait la même chose.

Sarah

Voilà, et moi je ne voulais pas croire à ça. Les salafistes c'est autre chose, mais les Frères Musulmans, eux c'est plutôt... Non ! Et ça c'est un formatage qui vient d'Europe. Parce qu'à l'époque, révolution iranienne, les gens commençaient à être de plus en plus attirés par la révolution iranienne. Il y avait la formation de ce qu'on dénomme l'islamo-gauchisme, qui voulait qu'on trouve des choses, le rêve. Et même en Amérique latine, on connaît un peu les auteurs de ça. L'idée, grosso modo, schématiquement, c'est que les Frères Musulmans c'est bien, c'est l'opposition politique, ce sont des gens alternatifs qui vont faire des réformes alternatives au néolibéralisme. Alors que les salafistes, les wahhabistes, ce sont des néolibéraux. Les Frères Musulmans sont aussi néolibéraux que les autres, et il y a un truc commun entre les deux. Tu as vu des réformes, toi, ici, contre le néolibéralisme, par Nahda ? Ils n'ont pas eu le temps, mais ils n'avaient pas de projet. Le problème qu'il y avait avec les Frères Musulmans, c'est quel est le contenu du projet ? Et d'ailleurs, tu as écrit un article que j'ai cité, un article dans lequel tu parles de comment ils ont gagné les élections, et tu dis que tu as été étonné qu'au moment où ils ont été adoubés à l'Assemblée nationale, ils étaient venus sans aucun projet. Normalement, tu viens, tu gagnes des élections, tu dis, voilà ce que je vais faire. Je vais faire une réforme de ceci, je vais faire une autre. Eux non. Et ça, ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas eu le temps. C'est que leur perception de la réforme n'est pas celle qu'on croit. Leur perception de la réforme, c'est la réforme de l'individu, pour qu'il devienne un vrai musulman. Et quand il va devenir un vrai musulman, la société va devenir une vraie société musulmane, avec le mythe de la justice sociale, le riche va aider le pauvre, etc. Ils n'ont pas avancé depuis.

Habib

Juste par rapport à ça, les autres courants politiques n'avaient pas plus de projets que les Frères Musulmans.

Sarah

Pas plus de projet, je ne sais pas. Ce qui s'est passé ici, à mon avis, ce qui a fait rater notre affaire, du moins provisoirement, parce que moi je suis toujours optimiste et que la chose reste dans la tête des gens, c'est qu'on a trop polarisé sur les institutions. Est-ce qu'on avait besoin véritablement de faire une assemblée constitutionnelle ? Pas besoin. On vote et on fait les réformes. On a eu une révolution qui était sur les causes sociales. Bouaziz, il s'est suicidé pour des questions sociales. Et il ne faut jamais oublier qu'il s'est suicidé où ? Devant le gouvernorat de Sidi Bouzid. C'est-à-dire qu'il exprime là une demande d'État. "Reconnaissez-moi !" Or, pendant trois ans, quatre ans, on a passé notre temps à "l'islam, pas l'islam". On met la loi islamique, on ne met pas la loi islamique. Rien n'a été fait. Et je crois aussi que, d'une certaine manière, le fait que l'Occident se soit réjoui de notre révolution, la première révolution non islamiste dans le monde arabe ! On a beaucoup voulu soutenir la Tunisie, des conseils, des machins, etc. Et tout se passe comme si l'élite qui a pris le pouvoir, qui a été élue, aussi bien les Nahdaoui que les autres, d'une certaine manière, a été emportée par les voyages à droite et à gauche, les machins, les invitations.

Habib

L'argent, le financement, les budgets.

Sarah

Et le financement et le budget étaient faits pour des bonnes choses. Mais en réalité, il a servi à déconnecter une élite, notamment une élite de gauche, par rapport à la société. Les discussions, je vais au Parlement machin, je suis invité à tel Parlement pour faire une réunion, je suis le symbole de la révolution tunisienne. Je pense que c'est ça aussi.

Habib

Il y a une question que je ne t'ai jamais posée, mais ça m'a toujours intéressé. Quelqu'un qui a ton profil, je me suis demandé pourquoi la question des femmes n'a pas été un objet de tes recherches et de tes productions ?

Sarah

Production, peut-être pas, mais j'étais quand même militante féministe. J'ai créé, j'ai fondé, avec des amis, camarades, le premier cercle des femmes démocrates, en France, on avait des réunions une fois par semaine.

Habib

C'était en quelle année ?

Sarah

C'était avant que je soutienne ma thèse de doctorat. C'était dans les années, j'ai soutenu en 86, c'était à partir de 80, 81, toutes les étudiantes tunisiennes, on voulait étudier sur les questions de la femme et des machins comme ça, et on a fait des séminaires, etc. Je connais le milieu des féministes tunisiennes et notamment Nadia Hakimi membre de l'association des femmes démocrates, je l'ai connue à Paris. Mais faire des articles, etc., non, je ne l'ai jamais travaillé comme sujet. Ce qui m'intéressait, c'était le pouvoir, les trucs comme ça,

l'islam politique, etc. J'ai été très marquée par mes lectures en islamologie. Très, très marquée. J'ai beaucoup lu. Et ça m'a fait découvrir tout un pan de notre histoire, notamment les travaux d'Arkoun, les travaux de Joseph Schacht, etc. Et ça, c'est une question identitaire également. Je suis partie en France, mon arabe était un peu nul, j'avais appris un peu de Coran avec le *meddeb* qui venait de temps en temps à la maison, etc. Et c'est en France que j'ai découvert ce que c'est que l'islam, ce que c'est que l'islamologie, ce que c'est que toute l'histoire musulmane, etc. Et ça, ça a été très important pour moi.

Habib

Ma question est volontairement un peu alambiquée. Au début, quand on a parlé, on a évoqué la question de l'identité, comment on découvre, où on reconstitue, où on reconstruit, ou on redéfinit son identité en fonction des rencontres, des itinéraires et ainsi de suite. Et en Égypte en particulier, ça a un peu façonné ta vision de ta propre identité. Mais tu es aussi une femme.

Sarah

Alors, je vais te raconter une histoire très intéressante sur cette question-là, que je raconte à des amis maintenant, parce qu'avec le recul, en vieillissant, tu as un regard sur ton enfance, tu as un regard sur ta jeunesse, tu as un regard sur tes parents, etc. Moi mes parents ont eu un garçon, le grand, Omar, le plus jeune, ils ont eu une fille, Kmar, puis Selma, deuxième fille et après, et ça, c'est très important et ça a marqué mon identité entière, c'est pour ça que j'ai pas eu d'enfants, ma mère a dit ça suffit, on a eu un fils et deux filles, on fait un autre garçon et on arrête l'affaire. Et qui est arrivé ? Sarah ! Mais c'est vrai et beaucoup ont vécu ça, dans le monde arabo-musulman et c'est ma mère qui me l'a raconté des années après, elle a eu quasiment une dépression nerveuse d'avoir eu une fille. Et donc, j'ai vécu avec ce drame d'être née fille.

Habib

Tu en étais consciente assez tôt ?

Sarah

Pas du tout, je n'en étais pas du tout consciente. C'est bien après, quand ma mère m'a raconté ça. Et je pense que c'est lié à ça, le fait que je n'ai pas eu d'enfant. Autre chose, ma thèse de doctorat. A l'époque, en 1986, je l'ai écrite à la main, il n'y avait pas d'ordinateur, ni rien. J'ai donné mon manuscrit à mon directeur de thèse, qui était Michel Alliot. Michel Alliot avait la particularité d'être en même temps un grand juriste de droit public, spécialiste sur l'Afrique, etc., et très versé sur la psychologie, la psychanalyse, etc. Il était président de l'Institut psychosomatique de Paris. Il a lu ma thèse et il m'a dit revenez me voir dans trois semaines, pour que je vous donne mon opinion. Bon, voilà, ceci, cela, c'est bien. Il manque ceci. Mais il dit vous faites toujours la même faute d'orthographe. Vous ne mettez jamais l'accord au féminin. Et c'est des années et des années après que j'ai compris, parce que j'ai fait un peu de psy, que quand on naît femme sous le signe de la faute, ça reste. Et ma mère m'a raconté ça. Et en fait, c'est mon père qui a rattrapé le coup, parce que ma mère, elle était en dépression quand elle a eu cette petite fille en dernier. Et donc, elle m'éduquait, elle faisait le juste nécessaire. Et ça, c'est ma mère qui me l'a raconté des années après. Et puis, je suis née au mois de décembre, dans une maison arabe. Donc c'est sombre. Avec le patio

à l'intérieur, avec les chambres qui donnent dedans. Et fin décembre, comme c'est toujours le cas en Tunisie, il faisait très froid, mais il y avait un ciel bleu extraordinaire. Et il y avait là ma tante qui m'a sortie pour voir le soleil. J'ai éclaté en sanglots. Je n'avais pas vu le soleil pendant peut-être 15 jours, 3 semaines. Je n'avais pas vu la clarté, le soleil, la lumière du jour. Et c'est ma tante, la sœur de mon père, c'est vraiment très personnel ce que je raconte, qui s'est fâchée quand elle m'a vu pleurer et elle s'est querellée avec ma mère et mon père en leur disant que s'ils continuaient comme cela je risquais de devenir aveugle !!! Mon père a rattrapé le coup, ça aussi c'est des cousins qui me l'ont raconté bien après, ils m'ont dit que pendant toute mon enfance, mon père, dès qu'il revenait de Tébourba où il avait son bureau, dès qu'il rentrait à la maison après le travail, il me portait sur ses épaules. Ils avaient compris qu'ils avaient fait une connerie. Ils voulaient à tout prix corriger ça. Voilà, je t'ai raconté la question.

Habib

Et tu es resté très attachée à ton père.

Sarah

Oui, et à ma mère aussi. Mon père et ma mère. Mon père, oui, bien sûr, mon père mais ma mère aussi, bien sûr. Alors, voilà l'histoire familiale. Et tout le temps, on a des histoires comme ça. Je ne sais pas si tu as lu un des bouquins extraordinaires d'un intellectuel de haut niveau, Abdelwahab Bouhdiba, "Islam et sexualité", tu l'as lu ? C'est extraordinaire ce qu'il raconte. Le rôle du hammam pour les garçons, le jour où la responsable du hammam dit aux petits garçons qu'ils ne peuvent plus accompagner leur mère au hammam et qu'elle leur demande de sortir ! Ils sortent devant la porte et ils attendent que leur mère ait terminé.

Habib

Ce n'est pas mon cas, parce que chez nous, il n'y avait pas de hammam.

Sarah

Ah, d'accord. Le hammam, c'est très important parce que les garçons y allaient avec leur maman. Et la maman ne voit jamais que son fils grandit. Pour elle, c'est toujours un bébé, jusqu'au moment où la responsable du hammam lui dit que son fils a grandi, qu'il comprend tout et qu'il ne peut plus l'accompagner au hammam. Alors, je me souviens de Omar, mon jeune frère, qui est venu au hammam avec nous jusqu'au jour où on lui a dit non, dehors. Et Bouhdiba écrit que ça c'est le passage de l'enfance à l'adolescence. On devient un homme comme ça. Au moment où on se fait jeter du paradis des femmes. Jeté, carrément. C'est ça le hammam.

Habib

Tu es une grande lectrice ?

Sarah

Beaucoup, beaucoup. J'adore lire.

Habib

Tu lis quoi en ce moment ?

Sarah

Là, en ce moment, je vais beaucoup sur YouTube. Il y a des choses inouïes maintenant. Tu n'as pas besoin de tout lire. Puisque tout le monde va te parler sur YouTube. Donc ça permet d'aller beaucoup plus vite. Donc je vais beaucoup plus vite maintenant et si vraiment quelque chose me fait tilt, j'achète le bouquin. Mais d'une manière générale, je lis surtout des choses qui concernent l'article que je suis en train de faire actuellement. Là, j'ai fait un truc sur la question de Gaza. Il va sortir dans une revue de militants, la revue du CETRI, en Belgique. Je suis dans le comité. Donc, j'ai écrit un truc sur ce qui s'est passé à Gaza. J'ai découvert beaucoup de choses, j'ai lu beaucoup de choses là-dessus. Mais sinon, si je n'ai pas un bouquin, une production derrière, un article à écrire, je me suffís amplement de tout ce que j'ai accumulé. Je relis des choses.

Habib

Et en termes de littérature, tu lis de la littérature ?

Sarah

Non, très peu. J'aime la littérature de type sociale, comme Zola. J'ai aimé Najib Mahfouz, j'ai aimé ce genre de choses. Mais la littérature, comme ça, non.

Habib

Des grands noms de l'histoire ou de la sociologie arabe, comme Ibn Khaldoun, comme des gens comme ça, tu les as rencontrés, si je peux dire ?

Sarah

Oui, je les ai rencontrés traduits en français. Et en Egypte, au moment où j'apprenais l'arabe, je perfectionnais mon arabe, j'ai lu tout Ihssan Abdel Koudous.

Habib

Ça, c'était mes premières lectures d'adolescent !

Sarah

Mais ici je n'ai pas beaucoup de lectures de romans. Je ne suis pas très roman. Par contre, toujours les sciences sociales, les sciences politiques, les choses nouvelles, ça, c'est bien ça.

Habib

Et quand tu découvres un nouveau livre, tu plonges ?

Sarah

Si le thème m'intéresse, je plonge, oui. Mais je lis vite. Je lis vite parce que j'ai appris ça depuis que j'étais petite. Je raconte toujours que quand mon père nous achetait les bouquins, la semaine d'après, il fallait en faire le résumé. Jusqu'au moment où mes frères et sœurs sont allés se plaindre de moi. Ils lui ont dit que je ne lisais pas le livre. "Comment ça ? De toutes les manières on va voir les résumés". Chacun lui montre son résumé. Salma a fait un résumé d'une page et demie. Kmar a un résumé, moi mon résumé c'est six lignes. Il a

dit c'est ça, un résumé. Elle a raison. Je lis vite. Je fais des résumés vite. C'est une des choses de l'enfance.

Habib

Et tu travailles sur quelque chose en ce moment ? Tu prépares un travail ?

Sarah

Tu vois ce que tu as fait là maintenant avec moi. J'ai envie de faire un bouquin sur L'Egypte et la révolution en Egypte. Évidemment avec une petite dimension comparative avec la Tunisie. Mais d'un point de vue personnel, de l'expérience d'un chercheur de l'IRD, ce n'est pas n'importe quelle institution, l'institution nous forme, elle nous calibre, de l'institution de l'IRD en Égypte, et de mon expérience personnelle, etc. Et notamment, tout ce que j'ai comme témoignages, ce qu'on vient de raconter maintenant, j'ai envie de le raconter. Mes témoignages sur la révolution, ce genre de choses. J'ai envie de faire un bouquin, qui serait plutôt l'itinéraire d'un chercheur de l'IRD, tunisienne, en Égypte, révolution et machin. Quelque chose de personnel. J'ai envie d'écrire quelque chose de personnel, parce que tu as raison de dire, les questions individuelles et les questions personnelles déterminent beaucoup la manière dont on regarde le monde. Un regard académique pur, ça n'existe pas.

Habib

La recherche est toujours subjective ?

Sarah

Une bonne partie est subjective, mais c'est bien d'en être conscient, mais il faut du temps pour en être conscient, il faut vieillir. J'ai 71 ans.

Habib

Sarah tu es encore jeune !

Sarah

Ah oui, très jeune ! J'ai envie de faire quelque chose.

Habib

Comme on a le même âge, on peut en rire ensemble.

Sarah

Voilà tout à fait, et j'ai envie de dire des choses qui n'ont pas été dites dans tout ce que j'ai lu sur, ce qui s'est passé en Egypte. J'ai envie de les dire et j'ai envie de critiquer le monde académique, aussi bien en Europe qu'en Égypte qu'ailleurs. Un regard critique sur mon parcours, un regard critique sur les institutions que j'ai connues, sur le CEDEJ, sur le centre El-Ahram...

Habib

Comment Sarah Ben Néfissa, la chercheuse, la femme, la citoyenne, regarde la situation actuelle en Tunisie ?

Sarah

Elle est compliquée, elle est très compliquée, elle est difficile. D'abord, on ne peut pas comprendre ce qui s'est passé le 25 juillet avec Kaïs Saïd si on ne comprend pas toute la déception que les Tunisiens pauvres ont vécu avec les dix années qui sont passées, qui ont été formidables, sur le plan de la liberté d'expression, mais en même temps, aucun impact sur le plan social, au contraire, la situation économique et sociale s'est aggravée, donc il faut comprendre ça, mais en même temps, on se pose la question, quels sont les résultats ? Si les gens ont été déçus des questions économiques, est-ce qu'aujourd'hui il y a un progrès à ce niveau-là ? On ne le voit pas. Non seulement on ne le voit pas, mais la liberté d'expression est train d'être remise en cause, il y a ça aussi. Voilà, la situation est compliquée.

Habib

Tu disais tout à l'heure que tu restais optimiste, on est dans un cycle ?

Sarah

Je pense qu'on est dans un cycle. Moi je dis toujours que c'est important d'entendre les gens parler. Il me semble que jusqu'à maintenant, quand on parle, on dit "avant la révolution" ou "après la révolution". On le dit ou on ne le dit pas ? Ça veut bien dire qu'on a le sentiment d'avoir vécu.

Habib

Il y a une date, c'est un basculement de l'histoire.

Sarah

Même si on parle de "décennie noire" etc, mais "avant la révolution" ou "après la révolution". Prononcer le mot de révolution, est d'une très grande signification.

Habib

C'était une révolution ?

Sarah

Alors, la question de vraie ou fausse révolution, parce qu'il y a un débat là-dessus, je n'en sais trop rien. Mais ce qui est certain, c'est que le fait que les gens disent « *qbal al-thawra* » ou « *baad al-thawra* », signifie qu'ils ont le sentiment d'avoir vécu quelque chose, une étape très importante. Je vais te raconter une histoire personnelle. Je vis maintenant à Tunis. Et j'ai vécu en Egypte. A mon actif quand même, un numéro de la revue « Tiers-Monde ». J'ai lancé l'appel à communication un an et demi avant. On a été surpris par la révolution. Moi aussi, la première. Et je me souviens, il fallait terminer les articles. J'avais déjà une bonne partie des articles. Et moi bien sûr j'ai écrit sur la révolution en Egypte. Je me souviens, j'écrivais sur l'Egypte et je me suis dit, tu es en train d'écrire le mot révolution. Mais tu dis le mot révolution, mais c'est un rêve ! C'est notre rêve, tous les communistes, gens de gauche. On voulait la révolution et tout d'un coup, on la vivait. C'était un moment magique. Je suis rentrée en France une semaine après le départ de Moubarak. On a le sentiment d'avoir vécu, que ce soit le chercheur ou autre, une révolution, et la subjectivité de l'acteur, elle est importante par rapport aux événements. Elle le recrée aussi. Ce

sentiment d'avoir vécu la révolution. On a vécu une révolution. Ça me semble évident. Qu'elle ne donne pas ses résultats actuellement, ou qu'elle va les donner plus tard, mais il n'empêche, il y a eu une révolution. Dans la manière de parler des gens, notamment au niveau des jeunes. Je trouve qu'il y a beaucoup de mutations dans le comportement de la jeunesse. Notamment au niveau des mœurs. Je trouve que les jeunes sont beaucoup plus libérés, ils sortent. Ce n'est pas de mon époque à moi. Je sors maintenant avec ma sœur Salma, on a un bar où on va, on boit de la bière, tranquille, personne ne nous emmerde, etc. Et les jeunes, c'est encore plus. Tu comprends ? Et en Égypte, c'est la même chose. Les gens se marient de moins en moins. D'ailleurs, tu remarqueras qu'au niveau de la démographie, la démographie continue à baisser.

Habib

En Égypte.

Sarah

En Tunisie aussi. Tu te souviens, Courbage, et les démographes. Quand la révolution est arrivée, ils ont dit que c'est lié aux mutations démographiques dans les pays du monde arabe. Le statut de la femme. Elles font de moins en moins d'enfants. Elles travaillent. Et l'individu veut de moins en moins subir le joug de la tribu, du groupe, de la société, etc. Il veut être libre. C'était leur hypothèse. La révolution est advenue et après il y a eu une contre-révolution en Égypte, en Tunisie et ailleurs. Mais il n'empêche. Dans le dernier article que j'ai fait, justement, pour la revue du Cetri, j'ai montré ça. Au niveau des indices démographiques, on est toujours dans les mêmes indices, en Égypte aussi. Les gens font de moins en moins d'enfants. Les femmes veulent travailler, en tout cas. Et le taux de mariage a beaucoup baissé. Les gens se marient de moins en moins, même en Égypte. Ils vivent ensemble, les gamins. Notamment pour les gens riches. Pourquoi ? Parce que pour les gens pauvres, le mariage est un projet économique. Où dormir, où manger, ce qui fait que le mariage est beaucoup plus important. C'est un projet économique, le mariage. Avant de se marier, chacun fait la liste de ce qu'il a apporté. Moi, j'ai ramené trois chaises, toi, tu as ramené machin. Et ça, c'est une question économique. Mais sinon, il y a une mutation, à mon avis. Alors, le jeune que j'ai rencontré la dernière fois, pour payer Tunisie Télécom, il a appelé quelqu'un, un Tunisien, mais d'origine palestinienne né en 1939 à Qods en Palestine. Le palestinien s'est mis à raconter ce qu'il avait vécu, comment ils ont été chassés de leur terre et de leur pays. Quand il a terminé de parler il a dit "c'est comme ça, Dieu l'a voulu". Il fallait voir la réaction révoltée du jeune par rapport au fatalisme religieux du palestinien ! On a affaire à un processus de sécularisation et de laïcisation, sur le plan informel, pas dit, mais qui est inouï.

Habib

Dans la pratique ?

Sarah

Dans la pratique. Et ça, c'est très important. C'est plus important que la laïcité autoritaire imposée par des autorités. Là, c'est une laïcité, une sécularisation qui se fait par le bas et qui est très importante, notamment en Égypte. Elle est en train d'avoir lieu.

Habib

Tu es restée marxiste ?

Sarah

Je suis restée attachée affectivement au marxisme et au communisme. Là, dernièrement, on a eu un copain communiste qui est décédé, ça nous a fait beaucoup de peine, affectivement. Mais est-ce que le marxisme est toujours important ?

Habib

Dans ta manière de regarder le monde, les phénomènes, les sociétés, et ainsi de suite, est-ce que tu penses que tu as encore un regard marxiste, ou est-ce que c'est autre chose ?

Sarah

Je ne sais pas, mais en tout cas, par exemple, la question économique, elle est pour beaucoup dans les comportements, sociaux et les comportements humains. Et si on n'en tient pas compte, on ne comprend rien.

Habib

Et si on ne tient pas compte des classes sociales, c'est la même chose.

Sarah

Ah oui, des groupes sociaux, de la domination. Je suis intéressée par la domination au sein du champ académique, du champ social, mais c'est évident. C'est évident, c'est très important ce que dit le marxisme. Après, il faut le renouveler avec ce qu'ils veulent dire. Il faut tenir compte aussi de l'idéologie, des habitus de Pierre Bourdieu. Oui, bien sûr, bien sûr. Mais la base, c'est quand même l'économique. A mon avis.

Habib

J'arrive à ma dernière question. C'est la même que je pose à tout le monde. Gaza, ça te dit quoi ?

Sarah

Avec ce qu'on a vu ces trois dernières années, c'est terrible. On a assisté à un génocide en direct. Quand les pauvres juifs ont subi le génocide nazi, Hitler, beaucoup de gens disaient qu'on n'était pas au courant. Il n'y avait pas de télévision. Il n'y avait pas de bouquins, il n'y avait pas de machin, il n'y avait pas Facebook, il n'y avait pas de photo. Là on a un génocide, en direct à la télé, et tout le monde l'a accepté. Posons-nous la question, qu'est-ce qui s'est passé dans ce monde ?

Quand j'ai connu la France, on faisait des meetings à la Mutualité, etc. La Palestine était très importante pour la gauche française. Très importante. Ça a beaucoup baissé. Même au niveau de la gauche socialiste, et encore, ce qu'il en reste. En tout cas, chez les communistes, elle était très importante. Les meetings qu'on faisait, c'était un mot d'ordre, vive les juifs antisionistes. Tout le monde était antisioniste sans aucun problème. Maintenant être antisioniste c'est être antisémite. Regarde la mutation du discours. Et moi, je me pose la question suivante, au niveau du regard français, est-ce que les attentats

terroristes de l'année 2015 dans ce pays, et évidemment l'affaiblissement du parti communiste, l'affaiblissement de la gauche, l'affaiblissement de l'État en général, est-ce que ça n'a pas joué dans le regard du français de la rue, pas des intellectuels ou des politiques, dans l'image l'arabe est devenu un terroriste en puissance, le palestinien c'est un terroriste, et je me demande si la cause palestinienne n'a pas payé le prix fort des attentats terroristes de l'année 2015, sur lequel ont joué évidemment les forces sionistes, qui tiennent les médias, qui tiennent les machins, etc. Je me demande, je pose la question, mais c'est terrible ce qui se passe. Donc génocide en direct, tout le monde voit la chose et personne ne bouge, au niveau des Européens, qui donnent des leçons de démocratie et des droit de l'homme, etc., ça, c'est terrible. Et puis, j'ai envie de dire quelque chose qui peut-être va heurter, parce que moi, j'attaque tout le monde. Est-ce qu'il n'y avait pas, dans ce qu'a fait le Hamas, un mauvais calcul sur le plan politique ? L'attaque du 7 octobre c'est bien, pourquoi ? Parce qu'elle a montré à Israël qu'elle n'est pas invincible. Ces pauvres minables qui sont enfermés à Gaza, ils sont arrivés à sauter par-dessus le mur, la barrière, le fameux dôme de fer présenté comme inattaquable. Mais en même temps, fallait-il après tuer les gens, la jeunesse et tout, c'était de trop. Ça, c'est la première chose. Deuxième chose, je pense qu'Israël, depuis longtemps, moi je suis d'accord avec un certain nombre de travaux, notamment avec Charles Anderlin, qui montre comment le gouvernement sioniste, depuis le début, a alimenté Hamas pour écarter les autres. Il a tout fait pour écarter les autres. Il y avait un proto-État, un début de l'État, ils l'ont cassé, et ça, c'est encore une fois la bêtise du Hamas. Et je sais que c'est difficile à dire ici, quand tu attaques le Hamas c'est comme si tu attaques la cause palestinienne. Or c'est différent ! Une chose est la cause palestinienne qui est juste, juste parce que c'est une question coloniale, autre chose est de critiquer leurs dirigeants. Qu'est-ce que c'est que cette bande d'imbéciles ? Quand tu fais un coup pareil, tu le fais, après tu recules. Tu analyses le rapport de force.

Habib

Le FLN avait fait les mêmes choses en Algérie.

Sarah

On n'est pas dans la même situation. Israël, Amérique, le rapport de force, il est là aussi. En tout cas, il me semble, moi, qu'il y a une histoire de mauvais calcul. Parce que maintenant, où est-ce qu'on en est par rapport à la cause palestinienne ? Qu'est-ce qui reste ? Le projet d'État, vous avez fait un projet d'État ? Ils veulent faire des machins pour le tourisme, pour je ne sais pas quoi. J'ai l'impression que c'est une très grave erreur. Voilà. Et je dis qu'il faut que nous ayons le courage de critiquer, la cause palestinienne est une chose, ses dirigeants en sont une autre. Et Israël et les gouvernants ont beaucoup, beaucoup fait pour diviser la direction palestinienne. OK, les autres, c'était des corrompus, ceux de l'OLP etc.

Habib

Mais en même temps, c'est ton avis et tu l'assumes, je te connais assez pour savoir que tu assumes ce que tu dis. Mais est-ce que ça n'a pas été un prétexte, ce que tu appelles la bêtise du Hamas, que tu aies tort ou raison, est-ce que ça n'a pas été un prétexte pour commettre un génocide ? Est-ce que la connerie du Hamas, s'il y en a une, a justifié le génocide ?

Sarah

C'est bien ça l'erreur. C'est un cadeau. Ils ont fait un cadeau à Netanyahou.

Habib

Oui, mais ça ne justifie pas le génocide. Ça justifie une réponse militaire, peut-être, et encore.

Sarah

Oui, bien sûr. Non, ça ne justifie pas le génocide. Mais aussi l'Europe, le machin, a été alimentée par la montée du terrorisme islamique que les Américains ont fait. Le 11 septembre, c'est eux qui l'ont fabriqué. Ils l'ont fabriqué en Afghanistan. Après, il s'est développé partout. Non, ça ne justifie pas. Évidemment pas. D'ailleurs, entre nous, le génocide qu'ils ont fait est en train de se retourner contre eux.

Habib

C'est la thèse de plusieurs qui disent que probablement c'est la fin de l'État sioniste.

Sarah

Mais le prix à payer est énorme. Combien d'enfants, de morts ? Une population entière est partie. Combien d'orphelins ? Combien de gens qui n'ont plus rien, est-ce qu'il n'y avait pas d'autres solutions un peu plus politiques ? Je ne sais pas, en tout cas, je trouve qu'il y a quelque chose de, ok, au niveau moral, mais les pauvres Palestiniens ont payé et la conséquence, c'est que la solution politique, elle a été reportée pour des années encore. C'est facile de dire que c'est bien quand on est à Tunis, quand on est machin, et on met un drapeau palestinien, etc. Mais il faut être sur le terrain.

Habib

Je faisais une interview avec quelqu'un en Algérie qui me disait, par rapport à cette question-là, que l'Algérie a payé un million de martyrs. Que le chiffre soit exact ou pas, ce n'est pas important, mais symboliquement, on dit que c'est un million de martyrs. Et c'était le prix pas volontaire, pas conscient, pas calculé à l'avance, mais c'était quand même un prix très élevé payé pour l'indépendance de l'Algérie.

Sarah

De l'Algérie, alors peut-être. Peut-être. Mais je trouve que le prix est énorme. Et il me semble, moi, qu'ils sont tombés dans un piège. Que Hamas est tombé dans un piège. Je ne peux pas m'empêcher. Comment ces dirigeants qui ont passé des années en prison là-bas, ils les ont sortis au moment où il faut. J'ai l'impression qu'ils sont tombés dans un piège.

Habib

Sarah, ça a été un énorme plaisir. Merci pour cette faveur que tu m'as accordée.

Sarah

C'est moi qui te remercie, c'était très sympa. Et puis de nous retrouver comme ça, surtout qu'on a le même parcours, quasiment le même parcours, c'est formidable.

Habib

D'habitude je serre la main quand j'ai fini l'interview, mais là, nous, on ne se serre pas la main. On s'embrasse. Merci Sarah.